



**HAL**  
open science

## Pratiquer $\neq$ Enseigner $\neq$ Théoriser

Louis Vitalis, Guillaume Baron

► **To cite this version:**

Louis Vitalis, Guillaume Baron. Pratiquer  $\neq$  Enseigner  $\neq$  Théoriser. Bulletin de la Société Française des Architectes, 2020. hal-02860809

**HAL Id: hal-02860809**

**<https://hal.science/hal-02860809v1>**

Submitted on 7 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Pratiquer ≠ Enseigner ≠ Théoriser<sup>1</sup>

### Faire du projet ne garantit pas de savoir l'enseigner

Combien d'artistes géniaux et d'artisans subtils sont incapables d'expliquer comment ils ont produit leurs œuvres ?

La pratique d'une chose et son enseignement sont deux choses différentes. Il est capital de commencer par cette distinction-là. Penser que savoir pratiquer une chose rend automatiquement ou naturellement compétent pour l'enseigner c'est nier la valeur de disciplines telles que la pédagogie et la didactique. Une telle négation n'est pas souhaitable, elle installerait la discipline architecturale dans une posture omnipotente prétentieuse. D'ailleurs, si l'on considère que la pratique garantit l'enseignement, il n'y a plus qu'un pas pour penser que les bons praticiens (ou les praticiens reconnus) font les bons enseignants. Dans ce cas, autant recruter les enseignants sur la base du chiffre d'affaires de leur agence ou du nombre de publications dans la presse. Il faudrait qu'ils soient tous des Koolhaas, des Portzamparc, des Nouvel, des Wilmotte, des Ricciotti... mais n'est-ce pas revenir aux ateliers des beaux-arts ? Il faut être attentif ici et se garder de confondre les efforts apparemment « pédagogiques » qu'un architecte développe parfois pour convaincre une maîtrise d'ouvrage de cette autre « pédagogie » adressée aux étudiants. Ni les destinataires, ni les enjeux économiques et sociologiques ne sont les mêmes.

**\*Proposition** : partant de cette distinction, il est tout à fait possible de demander aux architectes-maîtres-d'œuvre, comme aux architectes-docteurs, qui voudraient enseigner le projet, de faire preuve d'une compétence spécifique quant à la transmission des savoirs. Mais le mieux serait de mettre en place des formations à l'enseignement pour se donner ainsi les moyens de ses exigences. Concernant le doctorat, il existe des formations doctorales désormais imposées au sein desquels un tel enseignement aurait toute sa place. Pour les praticiens, la question se pose de savoir où une telle formation préalable pourrait être dispensée. Une fois les maîtres de conférence recrutés, le nouveau concours prévoit depuis 2019 des journées d'accueil puis cinq jours de formations annuels. Ces formations, qui s'adressent aux praticiens comme aux chercheurs, pourraient se focaliser sur la pédagogie. On peut penser que c'est trop tard ou que c'est peu, mais c'est le début d'un système perfectible.

La plus-value accordée au doctorat pour l'enseignement se base sur la distinction entre savoir-faire et connaissance théorique<sup>2</sup>. Pour transmettre une pratique, il faut pouvoir en parler dans un langage compréhensible, il faut pouvoir décortiquer sa complexité pour la rendre intelligible progressivement à des individus qui n'en ont pas la moindre idée au départ. La thèse est un travail dans l'ordre du discours c'est pourquoi il facilite ce type de compétence. Cela dit tous les architectes-docteurs ne sont pas *de facto* des bons

---

<sup>1</sup> Version auteur de l'article paru dans le Bulletin de la Société Française des Architectes, n°56, *L'enseignement du projet en danger*, mai 2020, pp. 64-66, en ligne : <https://sfarchi.org/wp-content/uploads/Bulletin-56-lenseignement-du-projet-en-danger.pdf?fbclid=IwAR1EI-8pwcYtyiAjsOCy-fAfI5bq7BlkZxn2BcVBQdHn9Ijz2Ed2ohwUz1M>.

<sup>2</sup> Le terme de « théorie » reste confus tant il est galvaudé dans le champ de l'architecture, il faudrait parler ici de « connaissance propositionnelle » en un sens épistémologique plus strict.

enseignants de projet, pas plus que les architectes-maîtres-d'œuvre. Il faut donc y regarder de plus près, mais pour cela il faut aller au-delà de la peur.

### **L'omniprésence de la peur**

Le doctorat est une nouvelle donnée dans le milieu de l'architecture. Comme toutes les nouveautés, elle fait peur à une partie de la communauté. Lorsque l'on fréquente les deux côtés de la « frontière » du doctorat, il est cocasse de constater que la peur est partout : les doctorants et docteurs ont autant peur de ne pas trouver un poste d'enseignement parce qu'ils ne correspondraient pas au moule de la sacro-sainte pratique (« si tu ne construis pas tu ne fais pas partie de la famille »), que les praticiens ont peur de perdre ou de ne plus trouver de poste parce que tombés en disgrâce devant les nouvelles lubies doctorales du Ministère (« si tu ne théorises pas tu n'existes pas »). Bref : « ils nous volent notre travail ! » la rengaine est connue, remplacez « ils » par qui vous voudrez.

Mais qu'apporte la peur sinon le rejet, l'exclusion, la bêtise... La communauté des architectes est en fait toujours plus fragmentée et devient toujours plus sensible aux soubresauts du capital. Si les agences d'architecture luttent aujourd'hui face à l'ordre économique pour leur créativité, leur liberté, les qualités de la production de l'espace, la sérénité de leur relation à leurs maîtres d'ouvrage... elles n'auraient aucun intérêt à lutter, en plus, contre le doctorat en architecture. Si le doctorat est une nouvelle donnée, il faut s'y intéresser. S'il y a des docteurs maintenant parmi la communauté des architectes, peut-être peuvent-ils aider les praticiens.

### **Le doctorat est-il tellement éloigné du projet ?**

La peur du nouveau est généralement associée à sa méconnaissance. En s'intéressant à des nouveaux matériaux, tel le béton armé, certains architectes ont réussi des édifices somptueux. Intéressons-nous donc au doctorat. L'appel à contribution fait preuve d'ignorance quant à ce qu'est, au juste, le doctorat en architecture, que ce soit dans ses contenus ou dans sa pratique :

*Dans les contenus ;* la vision du doctorat comme étant principalement un travail dans une autre discipline (histoire, sociologie, philosophie...) n'est pas complètement fausse, mais elle est datée et témoigne d'un manque de curiosité pour les évolutions du milieu scientifique. Sans discuter le fait que la connaissance de l'histoire de l'architecture, par exemple, puisse servir au projet, on peut citer à minima deux types de recherches qui s'intéressent très directement au projet. D'une part les sciences de la conception, discipline jeune apparue dans les années 50', sont une approche de recherche qui s'intéresse au processus de projet lui-même. Ces sciences travaillent à l'analyser, à le comprendre et à expliquer sa complexité. Elles ne cherchent pas à scientificiser le projet ou à imposer une quelconque manière de faire dogmatique (rangez votre peur dans votre poche !), mais à décrire comment les architectes s'y prennent pour concevoir des projets et à en parler dans un langage qui permette de clarifier les choses. Si chaque architecte a certes son style propre, enseigner ces styles sans prise de distance court le risque de produire des effets d'école néfastes au développement des étudiants. Les sciences de la conception en se penchant sur ce qui est

commun à différents architectes, dégagent des faits généraux de leur processus. Elles permettent ainsi d'éviter l'enfermement d'une pratique trop singulière et de donner des clés pour le développement d'un style personnel. D'autre part, le doctorat par le projet est une nouvelle approche de la recherche, encore très fragile et sujette à des désaccords dans la communauté scientifique, mais elle met le chercheur en position de faire du projet. Cette approche élimine le problème du chercheur mauvais enseignant parce que ne faisant pas de projet. Peut-être faudrait-il s'y intéresser franchement, regarder quels sont les arguments invoqués à l'encontre de cette pratique, voir s'ils peuvent être surmontés et s'en donner les moyens. Le doctorat en architecture est jeune (2005), il peut encore certainement être amélioré.

*Dans la pratique ;* comme ailleurs, il y a très peu de bourses pour faire des thèses en architecture. Les doctorants travaillent. Et donc ils travaillent parfois dans des agences, ou en lien avec le milieu du projet architectural et urbain. Donc les docteurs en architecture sont parfois des individus qui font du projet ou s'y frottent de près. Par ailleurs le désengagement des politiques publiques touche aussi le monde de la recherche en architecture et la tendance est, en ce moment, aux contrats CIFRE ; en bref des doctorants insérés dans, et financés par, des entreprises privées. Les agences d'architectures ont donc devant elles l'opportunité de participer à la formation des docteurs<sup>3</sup> qui viendraient chez elles faire du projet et l'analyser. Pour cela, il faut simplement qu'elles voient au-delà de leurs seuls intérêts économiques ou courttermistes (fermez bien le zip de votre poche on vous dit, la peur est en train ressortir), et assouvissent leur soif de savoir, qu'elles profitent de l'occasion pour construire des connaissances et participer au progrès de la culture. Du seul point de vue économique, les doctorants sont peut-être une main d'œuvre moins efficace que des salariés corvéables... mais un tel jugement n'est pas digne des intellectuels que sont les architectes, non ?

### **Sortir ensemble du régime de la peur**

Peut-être alors faudrait-il s'intéresser au doctorat, aux doctorants et aux situations de précarité dans lesquelles ils survivent... autant que les doctorants et docteurs s'intéressent aux situations de précarités dans lesquelles exercent les architectes praticiens.

Dans plusieurs ENSA les enseignements de projet se font par binômes d'enseignants. On entend parfois dire que c'est un garde-fou qui permet un contrôle réciproque des architectes-praticiens entre eux et éviterait les dérives (sexisme, harcèlement moral, délit de faciès...) qu'autorise la solitude d'un enseignant.

**\*Proposition :** en associant des chercheurs et de praticiens, ce type de binôme d'enseignement est en fait une opportunité pour éviter la méconnaissance de l'autre. Au-delà d'une coopération concrète, le débat pourrait alors être mené et assumé devant les

---

<sup>3</sup> Actuellement, les agences d'architecture ne semblent pas s'être tout à fait saisies de cette opportunité. Elles sont moins d'un tiers d'après le Catalogue des thèses en CIFRE en architecture 2004-2018 (23 structures d'accueil sur 75). Cf. URL : <https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Architecture/Formations-Recherche-Metiers/La-recherche-architecturale-urbaine-et-paysagere-en-France/L-organisation-de-la-recherche/La-recherche-doctorale-dans-les-ecoles-nationales-superieures-d-architecture>, consulté le 09/02/2018.

étudiants. Ce seraient un objectif pour lequel militer de concert. Ni tout chercheur, ni tout praticien, mais un équilibre qui pourrait porter le contrôle réciproque à un autre niveau : celui du dialogue. Et par ce dialogue faire que les dérives soient évitées : que ce soit la dérive d'un enseignement du projet engoncé dans les contraintes professionnelles qui reproduit les dogmes de l'agence (finalement liée à une doctrine particulière), autant que celle d'une théorisation excessive et abstraite de toute réalité (finalement liée à une science particulière).

Pour sortir de la peur, il faut donc délaissier ce réflexe de l'exclusion (la pratique *ou* la recherche sinon rien) pour adopter celui de la complémentarité (la pratique *avec* la recherche). Mais la complémentarité n'est pas l'indistinction, il faut aller plus loin : distinguons, opposons la pratique et la recherche<sup>4</sup>, démultiplions mêmes les oppositions cela permettra de comprendre les spécificités des approches : il y a une pratique de la recherche à laquelle il faut faire droit pour la distinguer de la pratique du projet, il y a une théorie du projet qui n'est pas une théorie de l'enseignement, etc... Cette complémentarité du savoir et du faire signifie que l'enseignement de projet n'est pas figé dans un passé déjà parfait, mais qu'il peut évoluer, grandir, s'enrichir d'autres champs et connaissances pour être plus pertinent, plus généreux, plus ouvert. L'enseignement du projet a devant lui la possibilité de faire une petite révolution copernicienne : les enseignements de projet ne seraient plus au centre (tous les autres enseignements devraient se soumettre pour aider le projet), mais comme un fragment parmi d'autres, capable, fort de sa curiosité, de s'agencer de manière multiple avec ces autres fragments de savoir pour construire des apports originaux à la connaissance de l'architecture et finalement, au cadre de vie... Mais libre à chacun de croire que le soleil tourne autour de la terre.

**Louis Vitalis**

Docteur en architecture et enseignant de projet à l'ENSAPLV

**Guillaume Baron**

Architecte et enseignant de projet à l'ENSAPLV

---

<sup>4</sup> Contrairement à ce que propose dans le magazine AMC un petit groupe de chercheurs qui, sous prétexte de ne pas opposer les concepts, s'oppose à l'appel de la SFA et moralise le débat ; opposons les concepts, mais travaillons ensemble. Cf. URL : <https://www.amc-archi.com/article/point-de-vue,11581?fbclid=IwAR3nMwJg1xHnIOXNO2Q22S0efOcvJ2gUTyOjA944N8aY90xvOANVYXwwg-l> consulté le 31/01/2020.